

TANDEM

LE JOURNAL DU TANDEM SCÈNE NATIONALE

#14

MARS 2019

ÉDITO *Par Gilbert Langlois, directeur du TANDEM Scène nationale*

CHER PUBLIC,

Ces pages invitent à découvrir certains récits de vies, de celles et ceux qui ont dû fuir un monde où il n'était plus possible de vivre. Derrière chaque démarche, chaque texte, chaque œuvre, se cachent des épopées intimes et pourtant universelles.

Ils ont fait leur route, affronté les normes, les décalages sociaux et culturels, ils ont osé l'aventure de la liberté, pour se réinventer eux-mêmes.

Dans ces pages, la metteuse en scène Pauline Bayle, l'auteur et metteur en scène Mohamed El Khatib, le philosophe et sociologue Didier Eribon, chacun à sa manière évoque ces trajectoires.

La graphiste syrienne Sana Yazigi, qui a lancé en 2013, le site internet *La Mémoire créative de la révolution syrienne* (www.creativememory.org), recense et répertorie les œuvres des artistes syrien-ne-s connu-e-s et anonymes, depuis le soulèvement populaire en 2011. En mars, nous accueillons un nouvel accrochage de ces œuvres.

Wael Kadour et Mohamad Al Rashi, dramaturges syriens exilés en France, présentent le spectacle *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître*. Ils portent une réflexion sur la violence intrinsèque de la société syrienne contemporaine. En juin prochain, nous accueillons la première française du nouveau spectacle de Milo Rau, *Oreste à Mossoul*, transposition en Irak de *L'Orestie* d'Eschyle.

Ces artistes ouvrent des territoires inconnus. Ils réinventent un « nous ».

« Le nous de ceux qui ne veulent plus emprunter cette impasse des dominations et des exploitations, de l'oppression de l'homme par l'homme et de la destruction de la nature par l'homme.

Le nous de notre richesse commune. [...]

Le nous de toutes les minorités actives dont sortiront, demain, les majorités inventives. [...]

Dire nous pour inventer un nouvel imaginaire qui nous élève et nous relève, en nous extirpant du marécage où macèrent nos divisions, nos rancœurs, nos ressentiments.

Dire nous pour cesser de dire eux contre nous, nous contre eux, notre nous contre le leur, dans une guerre sans fin dont nous serons tous les victimes, nous comme eux.

Dire nous pour réussir à échapper aux fatalités du présent par la subversion de l'ordinaire et du quotidien, en l'enchantant par la beauté et la bonté, contre la laideur et la méchanceté. [...]

*Dire nous, donc, pour inventer tous ensemble le "oui" qui nous manque, celui d'un peuple réuni dans sa diversité et sa pluralité autour de l'urgence de l'essentiel: la dignité de l'Homme, le souci du Monde, la survie de la Terre. »**

Le vrai « nous » c'est quand nous acceptons d'être transformés par les autres !

Bonne lecture, et à très bientôt pour faire vivre ce « nous » ensemble.

* Edwy Plenel . *Dire Nous* . Éditions Don Quichotte

SOMMAIRE

ULYSSE PAULINE BAYLE	2	RENAULT 12 MOHAMED EL KHATIB	10
CARNET D'UN PREMIER VOYAGE	5	DIDIER ERIBON, LE TRANSFUGE SOCIAL	12
CHRONIQUES DE LA RÉVOLTE SYRIENNE SANA YAZIGI	6	L'ACTUALITÉ DU TANDEM	14

RETROUVEZ TOUTE L'ACTUALITÉ DU TANDEM SCÈNE NATIONALE SUR WWW.TANDEM-ARRASDOUAI.EU



ULYSSE EST L'UN DES MILLIERS D'ANONYMES QUI PARCOURENT LA MER ET TENTENT DE SURVIVRE

Par Pauline Bayle, metteuse en scène et comédienne



À l'occasion de sa venue au TANDEM avec le diptyque *Iliade* et *Odyssée*, Pauline Bayle nous fait part de sa réflexion sur la figure d'Ulysse et de son errance méditerranéenne. Les poèmes homériques trouvent ainsi une résonance troublante avec les migrations contemporaines...

Ulysse veut rentrer chez lui. Après dix années de guerre à forger sa valeur dans le fer et la douleur, Ulysse veut rentrer chez lui. En quittant les rives de Troie, il espère, et comment ne pas le comprendre, que le retour sera aussi prompt que la guerre a été longue.

Mais aujourd'hui il s'interroge : voilà neuf ans qu'il erre en vain sur la mer et sa terre natale continue de se dérober sous ses pieds. Alors Ulysse s'inquiète :

et s'il avait traversé une guerre dont on ne revient pas ? Et si, malgré sa valeur, il n'avait pas de quoi payer le prix du retour ? De ces questions, Homère tire l'*Odyssée* et à travers cette épopée il invente la figure d'Ulysse, migrant paradoxal puisque ce qu'il cherche à tout prix c'est de rentrer chez lui. Ithaque l'appelle et ce n'est qu'en retrouvant sa terre natale qu'Ulysse pourra retrouver sa véritable identité. ►



Iliade

© Pauline Le Goff

Le monde d'Ulysse hésite entre une peur viscérale de l'étranger non invité et une hospitalité pleine de largesse.

► Dépossédé de ses attributs de roi et de guerrier, Ulysse devient l'un des milliers d'anonymes qui parcourent la mer et tentent de survivre. Ainsi, tout au long de l'épopée, il ne brillera pas tant par sa gloire que par sa capacité à s'en sortir. Détachée du contexte exceptionnel de la guerre qui constituait le cadre de *l'Iliade*, *l'Odyssée* donne ainsi à voir le portrait d'un homme qui évolue dans un environnement hostile, questionnant ainsi la place de l'homme mortel sur Terre. En cela, les aventures d'Ulysse n'ont rien d'un périple hasardeux qui le bringuebalerait aux quatre coins du monde. Au milieu du foisonnement de ses péripéties se tisse en effet le portrait d'un homme fait de creux et de contradictions qui, soumis aux vents contraires du destin, est prêt à tout pour sauver sa vie et retrouver son pays.

Tout au long de ses péripéties Ulysse déclinera systématiquement à ses hôtes son statut de vétéran de la guerre de Troie. Et très souvent, il revendiquera haut et fort son identité complète d'origine : Ulysse, fils de Laërte et roi d'Ithaque.

Face à lui ses hôtes auront des comportements bien différents : certains l'accueilleront à bras ouverts comme Éole ou les Phéaciens, mais d'autres lui réserveront des sorts cruels et violents comme le Cyclope qui n'aura cure de savoir qui il est et d'où il vient et qui décidera sans plus attendre de le manger lui et tous ses compagnons.

HOMÈRE, Ô PÈRE, Ô OUI

PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT, JOURNALISTE À MEDIAPART

En adaptant et en mettant en scène *l'Iliade* et *l'Odyssée* avec deux actrices et trois acteurs qui se partagent tous les rôles quel que soit leur sexe, Pauline Bayle donne un goût d'immédiat à ces deux poèmes millénaires. Le théâtre, dans son plus simple appareil, est à la fête.

La jeune et brillante metteuse en scène prolonge *l'Iliade* d'Homère en faisant des dieux des humains parlant une langue directe, sans emphase mais non sans quelques coquetteries [Zeus est un « numéro un », Poséidon aspire à être un « leader »]. Quand Thétis caresse le genou de Zeus, elle sait ce qu'elle fait ; prête à tout qu'elle est pour intercéder en faveur de son fils. Homère le suggère, Bayle pousse le bouchon un peu plus loin. Zeus est comme un chef de gouvernement ou de famille qui a des dossiers à régler, mais ne reste pas indifférent aux femmes qui l'approchent sous l'œil jaloux de son épouse. Homère le dit et Pauline Bayle le montre avec humour.

C'est là un théâtre dont l'acteur est le pivot et où l'ensemble fait immédiatement chœur ou commando, lequel se forme par intermittence au service du récit, du langage oral et du rythme ainsi toujours soutenu, maintenu sur le feu, à vif. C'est particulièrement impressionnant à l'heure où les Grecs et les Troyens s'affrontent et où les morts s'accumulent dans les deux camps.

Pas de décor construit, peu d'effets lumineux, pas de matraquage sonore mais des accessoires : des chaises, des seaux où puiser du sang, des larmes et des armes, un rouleau de papier kraft qui, chiffonné, devient un ennemi à abattre. Les combats sont monstrueux, la langue qui les porte, elle-même portée par la bande des cinq, est ravageuse.

Ainsi, le Cyclope ne respecte-t-il pas la « xenia », le rite de l'hospitalité pratiqué par les Grecs et c'est cela plutôt que son apparence qui fait de lui un monstre. En effet, chez Homère les hommes se définissent par un certain nombre de comportements : ils mangent du pain et boivent du vin et respectent un certain nombre de rites au centre desquels se trouve celui de l'hospitalité, appelé « xenia » en grec. Ce rite consiste, lorsqu'un étranger se présente, à lui proposer un bain chaud, des vêtements, de la nourriture et du confort et à organiser un banquet et des jeux en son honneur. Les Phéaciens donneront un magnifique exemple de xenia à Ulysse lorsque celui-ci se présentera chez eux, affaibli et sans défense, pour implorer leur aide. À cet instant, Ulysse incarnera la figure type du suppliant et parce que les Grecs pensent qu'un Dieu peut à tout moment se dissimuler en mortel, ils pratiquent la xenia avec dévotion et application afin de s'attirer

« La fonction suprême de *l'Iliade* serait-elle la poésie ? » se demande Pierre Vidal-Naquet en préfaçant la traduction de Paul Mazon (*Folio classique*). Oui, sans doute. Et Pauline Bayle ajoute « dramatique » au mot poésie. Il en va de même sinon plus pour son *Odyssée*.

Après le poème de la guerre, le chant du retour du combattant. Après la multitude (dans *l'Iliade*, le retour au combat d'Achille est déterminé par la perte de son « autre moi-même » qu'est son ami Patrocle auquel il a confié ses armes, les héros sont multiples), la solitude d'Ulysse (ses compagnons ne sont que des figurants), une solitude scandée par des rencontres magnifiques ou terrifiques comme on le sait. En contrepoint, une autre solitude, celle de Télémaque qui cherche son père Ulysse que certains disent mort, un père qu'il n'a pas connu. Il n'y a pas un Ulysse mais le plus souvent cinq Ulysse d'un coup avançant de front du fond de la scène jusqu'au bord du plateau. L'errance est plus douce que la guerre, même si tout s'achève par un massacre, celui des prétendants. L'histoire est plus quotidienne, la langue poétique plus romanesque. Aguerrie par *l'Iliade* et confortée par son succès, Pauline Bayle signe une adaptation de *l'Odyssée* très assurée, sans la moindre coquetterie.

Quel parcours déjà pour cette jeune artiste, impulsive comme Achille et « industrielle » comme Ulysse. Traduisant *l'Odyssée*, Philippe Jacottet disait avoir été atteint par « une sorte d'immédiateté » de ce poème millénaire. C'est cette immédiateté que traque et trouve Pauline Bayle en l'adaptant pour la scène et tout autant en dirigeant ses acteurs complices, au fil des deux épopées poétiques d'Homère, père de tous les récits.

leurs bonnes grâces, c'est-à-dire afin de ne pas se faire tuer par eux. Le dieu de l'hospitalité et des étrangers n'est d'ailleurs personne d'autre que Zeus, le roi de tous les dieux.

Cependant, malgré la pratique de ce rite, le monde d'Ulysse hésite entre une peur viscérale de l'étranger non invité et cette hospitalité pleine de largesse. Protégé par les dieux certes, il est également menace potentielle pour le peuple chez qui il se présente. Ulysse lui-même n'hésitera jamais à envahir des terres étrangères pour y voler richesses, femmes et bétail et tuer tous ceux qui s'y opposeront. C'est d'ailleurs pour cette raison que Nausicaa laissera entendre à Ulysse que, d'habitude, les Phéaciens reçoivent peu d'étrangers chez eux. Vivant à mi-chemin entre les hommes et les Dieux, ce peuple éprouve de la méfiance et de la suspicion à l'égard de ceux qui pourraient venir troubler leur existence calme et

pleine de quiétude. Mais malgré cette crainte, les Phéaciens suivront l'obligation qui s'impose à tous les humains. Et ils feront à cet homme démuné de tout droit, sans personne pour le protéger ni le venger en cas d'affront, un accueil somptueux et éclatant.

Ce que semble nous dire Homère c'est qu'aux origines du monde, les hommes vivaient en se battant éternellement les uns contre les autres. Grâce à l'intervention des Dieux et aux préceptes qu'ils imposèrent aux hommes, la civilisation apparut et, avec elle, le modèle d'un « homme idéal ». Le devoir d'hospitalité faisait partie de cette idéal de comportement afin de protéger les êtres humains de la violence intrinsèque qui les habitait. *L'Odyssée* n'a de cesse de nous rappeler cette violence qui pèse sur la vie des hommes et les menace en permanence.

**Le devoir
d'hospitalité faisait
partie de cette idéal
de comportement
afin de protéger les
êtres humains de la
violence intrinsèque
qui les habitait.**

Odysée
© Lorine Baron



► On peut penser à l'histoire d'Eumée, le fidèle porcher d'Ulysse, fils de roi volé par ses parents par des brigands et vendu comme esclave, ou encore aux menaces que les Prétendants profèrent à l'encontre de celui qu'ils pensent être un mendiant mais qui se trouve en réalité être Ulysse. De plus, les premiers mots de l'épopée sont d'ailleurs « *Salut étranger* », révélant à quel point le concept de l'hospitalité est au centre de l'œuvre dans le sens où elle participe à définir pleinement ce qu'est un homme.

D'un point de vue historique, il est attesté que les liens d'hospitalité formaient des liens très forts entre les êtres, une institution comparable à celle du mariage. Ils tressaient entre les hommes un réseau d'intérêts visant à les protéger en cas d'agression par un tiers. Une fois que l'on avait reçu quelqu'un, il devenait un « *xenos* », qui peut signifier étranger ou hôte en français. En terre étrangère, lorsqu'on retrouvait un *xenos* on était désormais protégé et on pouvait y trouver refuge ou vengeance. Ainsi, de ce lien très personnel naissaient de véritables relations politiques dont l'*Odysée* nous donne un bon aperçu : parce qu'il est le fils d'Ulysse, Télémaque sera reçu avec magnificence à Pylos chez Nestor puis à Sparte chez Ménélas, deux vétérans de la guerre de Troie aux côtés desquels Ulysse s'est battu pendant dix ans.

Enfin, si par ses errances Ulysse incarne la figure même du migrant, le mystère de sa véritable identité reste entier. Pour triompher du monde complexe et surnaturel qui l'entoure, Ulysse devra déployer toute sa « *métis* », c'est-à-dire « *les ruses de son intelligence* » pour reprendre l'expression de Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne. Pour raconter les aventures d'Ulysse, Homère puise allègrement dans un répertoire de références folkloriques qui n'est pas sans rappeler celui des contes orientaux ou égyptiens. Cependant, le poète évite systématiquement de s'appesantir sur le merveilleux et le surnaturel : les sirènes ou les monstres Charybde et Scylla ne sont ainsi jamais décrits. Du cyclope on nous précise seulement qu'il n'a rien à voir avec un être humain et qu'il est d'une grande taille en omettant le fait qu'il n'est doté que d'un seul œil ! Plutôt que de s'attarder sur la description du surnaturel, Homère préfère insister sur l'effet qu'il produit sur les humains qui le côtoient. En ce sens, le merveilleux représente tout ce qu'un être humain ne peut pas comprendre. La ruse devient alors la seule arme pour en triompher. Grâce à elle, Ulysse parvient à contourner un choc frontal qu'il est de toutes façons condamné à perdre. La *métis* lui permet de faire un détour pour finalement mieux aller à l'essentiel : c'est en rusant que l'homme est homme et c'est en étant autre que lui-même qu'il parvient à se sauver du surnaturel.

À mesure qu'elle avance, l'épopée se dépossède peu à peu des éléments de surnaturel. Cette progression se matérialise parfaitement dans les trois femmes qu'Ulysse rencontrera au cours de son voyage : la première, Circé, est une terrible magicienne. La deuxième, Calypso, est une nymphe immortelle. Et la troisième, Nausicaa, est une femme Phéacienne. Bien que légèrement différents des humains, les Phéaciens sont cependant le peuple que rencontre Ulysse qui s'en rapproche le plus. Ces trois femmes préparent Ulysse à ses retrouvailles avec Pénélope qui elle n'est « *que* » humaine et qui est pourtant celle sans qui il ne peut être lui-même. ■

EXPOSITION « HOMÈRE »

Du 27 mars au 22 juillet
Musée du Louvre . Lens

À travers près de 300 œuvres, découvrez la plus ambitieuse exposition jamais consacrée au « *prince des poètes* ».



ILIADE

Mars

Douai . Hippodrome
Salle Malraux

21 | Jeudi
20:00

23 | Samedi
19:00



Intégrale
Iliade + Odysée
le samedi 23 à
partir de 19:00

Navette au départ d'Arras
le 23 mars à 18:15

ODYSSÉE

Mars

Douai . Hippodrome
Salle Malraux

22 | Vendredi
20:00

23 | Samedi
21:00



Intégrale
Iliade + Odysée
le samedi 23 à
partir de 19:00

Navette au départ d'Arras
le 23 mars à 18:15

CARNET D'UN PREMIER VOYAGE

Par Amélie Levêque et Raphaël Mesa

Dans le cadre du projet *Arts, Cultures et Prévention*, le club de prévention Rencontres & Loisirs et le TANDEM Scène nationale travaillent ensemble depuis deux ans à mettre en œuvre des actions de sensibilisation culturelle et de création artistique pour et avec les jeunes les plus éloignés de la culture. Du 11 au 18 février, un groupe de dix jeunes et de trois éducateurs accompagné par Kathleen, une artiste de la compagnie La Bande passante, partent au Maroc pour une semaine de recherches artistiques, de rencontres et de découvertes. À leur retour, ils travailleront ensemble à mettre en scène une petite forme autour du « dépaysement ».

JOUR 1

Le voyage commence. Le décollage offre son lot de découvertes et de peurs : les plus anxieux ferment les yeux, certains regardent fixement les hublots, des larmes coulent sur le visage de Lilou... Agadir se dévoile sous les nuages alors que le soleil émerge. La fatigue du voyage s'efface quand nous arrivons le soir à Taghazout, magnifique village de pêcheurs où nous partageons notre premier repas typique.

JOUR 2

« *Aujourd'hui, vous documentez !* » rappelle Kathleen. Lorsque chaque jeune est équipé de micros et de trépieds, nous partons en direction d'un marché où nous découvrons les différentes techniques et métiers de l'artisanat local. Les jeunes se perdent dans un labyrinthe d'échoppes et d'ateliers, s'initient au travail du cuir, au tissage de la laine, et interviewent les artisans.

JOUR 3

Journaux de bord en main, tous choisissent un extrait à partager : il apparaît alors très vite que le voyage bouscule chacun à sa manière... Il est temps de partir pour Marrakech. Après avoir exploré les souks et s'être imprégnés de l'atmosphère de la place Jemaa-el-fna, la journée se termine dans un café la surplombant. Le soleil se couche, et des dizaines de minarets nous entourant retentit le chant des muezzins...

JOUR 4

Avant la visite du jardin Majorelle, nous travaillons ensemble à écrire sur le voyage. Kathleen et les jeunes tracent les lignes de ce que sera leur restitution sur scène du projet. Ce temps révèle les différents rapports à l'écriture de chacun, quelques-uns déclament, certains écrivent beaucoup mais lisent peu, tandis que pour d'autres les quelques mots écrits sont déjà lourds de sens...

JOUR 5

Après avoir visité le Palais de Bahia et les tombeaux Saadiens, nous rentrons à Agadir et, le soir venu, partons faire l'expérience du Hammam. Les jeunes filles du groupe apparaissent plus pudiques que les femmes marocaines, le rapport s'inverse ici : sept françaises en maillot de bain, là où toutes les autres sont nues. Entre surprise, émerveillement et rires, le groupe commence à copier le rituel que chacune des femmes présentes exécute.

JOUR 6

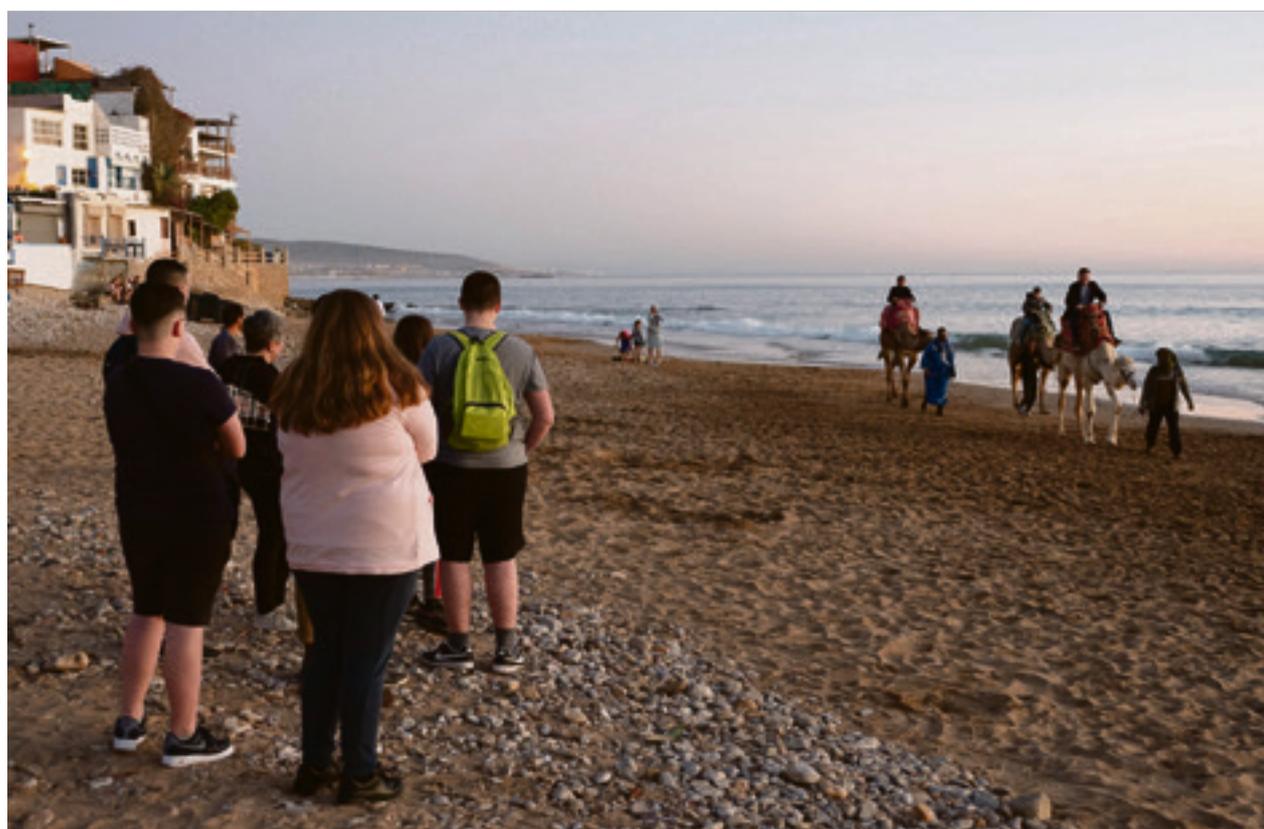
Farouk nous conduit dans un quartier populaire d'Agadir, où les jeunes ont pour mission d'interviewer commerçants et artisans. Le changement d'attitude, depuis le début du voyage, est radical : pleins de confiance, tous se dispersent en petits groupes, explorent et filment leurs rencontres. Erwan et Emmanuel vont même accompagner un livreur de viande dans sa tournée des allées grouillantes du souk !

JOUR 7

Les jeunes partagent une dernière fois leurs impressions avec Kathleen : les fondations de la future restitution sont posées. Après une ultime ballade dans Agadir et ses environs, nous rejoignons l'aéroport et quittons le Maroc. Le vol est calme, la plupart s'endort et ne se réveille qu'à l'atterrissage. Tard dans la nuit, après des au-revoir endormis, le voyage s'achève. ■

LE DISPOSITIF

Arts, Cultures et Prévention, est un dispositif créé à l'initiative de la Fondation Culture & Diversité et mis en œuvre avec l'APSN - Centre de ressources de la prévention spécialisée du Nord. Il bénéficie du soutien de la DILCRAH, de la DRAC des Hauts-de-France et de la Préfecture de la région Hauts-de-France dans le cadre de la politique de la ville.



© Raphaël Mesa

CHRONIQUES DE LA RÉVOLTE SYRIENNE

par Sana Yazigi, créatrice du site *Creative Memory*

Avec *Chroniques de la révolte syrienne*, nous suggérons aux spectateurs un autre regard sur l'histoire. Avec cette exposition, avec notre site *creativememory.org*, nous essayons de montrer, de rappeler ce que le monde ne voit pas dans les médias.

En 2016, la première exposition *Mémoire créative de la révolution syrienne*, soutenue par TANDEM, voyait le jour et offrait à voir des œuvres, photos ou vidéos, de catégories diverses et d'expressions variées, documentées à partir du site web. Ces œuvres avaient été accueillies dans plusieurs festivals internationaux et avaient sillonné la France et l'Europe.

En 2019, Creative Memory propose, en partenariat avec TANDEM, une nouvelle exposition de trente affiches, comportant chacune une œuvre, un texte et une carte. Les textes sont issus de publications intégrées dans notre livre

Chroniques de la révolte syrienne - Des lieux et des hommes, qui accompagne l'exposition.

Nous avons lancé ce livre, qui contient cinquante textes en version arabe et anglaise en novembre 2017 ; après trois années de recherche et de rédaction. La version française a été publiée en novembre 2018, avec le soutien de TANDEM.

Le livre et l'exposition évoquent plusieurs lieux de Syrie. Des villes, des quartiers, des villages, des banlieues, des rues, sur l'ensemble du territoire syrien. Il s'agit ainsi de représenter fidèlement ce qui s'est réellement passé dans les centaines d'endroits engagés dans la révolte en 2011. Révolte contre le régime de la tyrannie représenté par Bachar al-Assad d'une part, mais aussi contre toutes formes d'oppression de la part des forces obscurantistes qui ont sévi dans le pays avec le déclenchement de la guerre, tel al-Nosra et Daech.

Les syriens ont résisté seuls et continuent à le faire.

L'opinion publique se demande en permanence où sont les syriens ? Où sont les avertis, les justes, les gens ordinaires, ceux qui aspirent à la liberté, à la dignité et à la vie ?

Ils sont présents. Mais dans le monde des intérêts géopolitiques, peu veulent les voir, sous prétexte que les choses sont compliquées ou incompréhensibles.

Dans cette exposition et avec ce livre, nous amenons les syriens avec nous.

Nous portons le «NON» qu'ils ont soulevé un jour, nous rappelons «ce qu'ils ont voulu» dès le début et ce qui est arrivé par la suite. Car lorsque l'on présente un récit de guerre sans en connaître les origines et les causes politiques et sociales, comment pourrait-on espérer que les choses bougent ? Comment un individu, seul ou en groupe, peut-il arrêter une guerre qu'il ne comprend pas ? S'abstenir d'agir par méconnaissance ne peut plus être une excuse.

Derrière chaque texte, chaque œuvre d'art, derrière chaque image ou photographie se cachent des récits de vie, l'expérience quotidienne de milliers de femmes, d'hommes, d'enfants. Celles et ceux qui ont survécu et qui ont aspiré à une vie libre et sans oppression ont immigré.

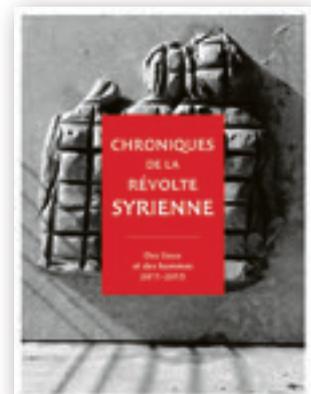
En s'éparpillant aux quatre coins du monde, ils sont devenus des « réfugiés », des candélabres sur lesquels les racistes accrochent leurs problèmes.

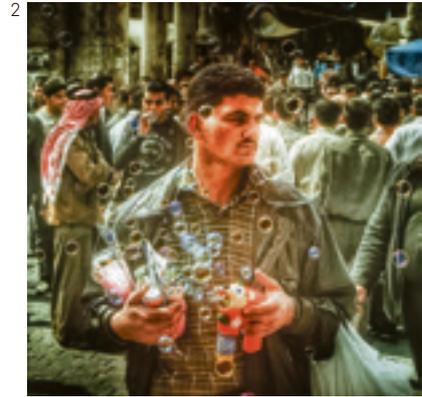
À ceci, je souhaiterais répondre à travers les mots du dramaturge syro-palestinien Hassan Hassan, torturé à mort dans un centre de détention du régime syrien en octobre 2013:

« *Ce camp, ce quartier, je ne saurais l'effacer de ma mémoire : je l'aime profondément, j'aime ses détails, je souhaite pouvoir y vivre et ne jamais le quitter. J'aimerais que la situation soit meilleure et pouvoir y vivre toujours. Si je pouvais ne réaliser qu'une seule pièce de théâtre par an et la présenter dans ce camp, je serais heureux... Je ne veux pas être célèbre ni connu, je voudrais simplement réaliser des pièces de théâtre, être un homme ordinaire, normal, vivre une situation normale. Je serais heureux. C'est mon seul souhait.* »

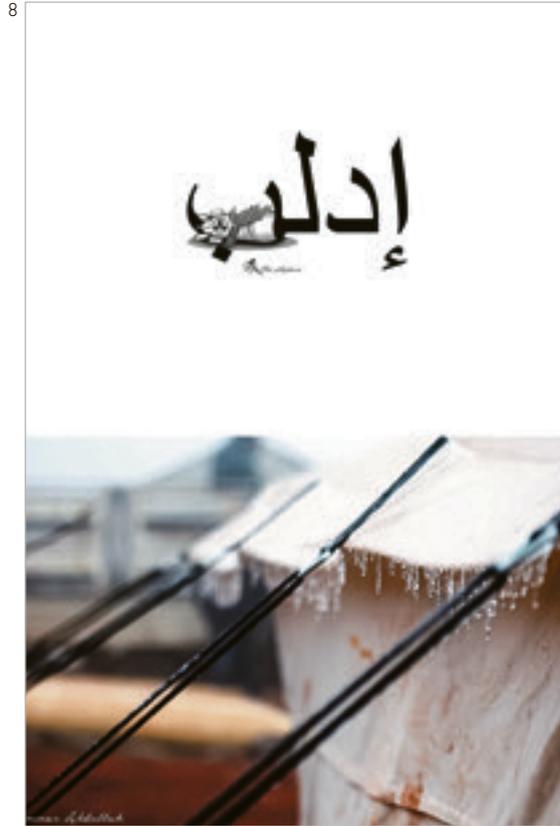
Sana Yazigi, février 2019 ■

Lorsque l'on présente un récit de guerre sans en connaître les origines et les causes politiques et sociales, comment pourrait-on espérer que les choses bougent ?

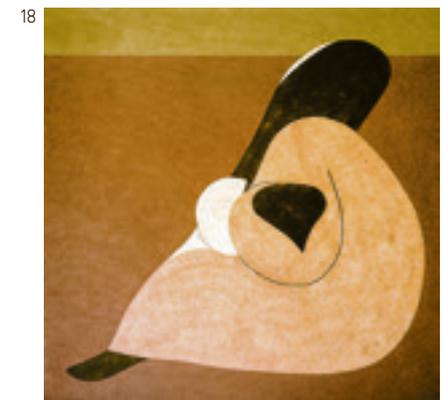




1. Diala Brisly . *Strike* . 2013 . Dessin
2. Muzaffar Salman . *Undercover Bubbleman* . 2011 . Photographie
3. Khalil Younes . *About A Young Man Called Qashoush* . 2011 . Dessin
4. Suhair Sibai . *Sleeping Beauty Of Arbin* . 2013 . Peinture
5. Mohamad Omran . *From Al-Bayda To Ras Al-Nabeh* . 2013 . Dessin
6. Anwar al-Eissa . *Lift The Siege On Deir Ez-Zor* . 2015 . Création graphique



7. Saad Hajo . *Save Jobar* . 2014 . Caricature
 Activists from the neighbourhood of Jobar in Damascus . *3 Years* . 2016 . Peinture murale
8. Mussa Ajjawi . *Idlib... The Deadly Cucumbers* . 2017 . Caricature
 Ammar Abdullah . *A Camp for the Displaced People in Idlib* . 2016 . Photographie
9. Fadi Zyada . *Response* . 2015 . Création graphique
10. Jana Traboulsi . *Houla* . 2012 . Dessin
11. Heba al-Akkad . *My Brother Ahmad* . 2012 . Peinture
12. Ahmad al-Khalil . *Untitled* . 2013 . Photographie



- 13. Lens Young Raqqai . *Young Man from Ar-Raqqa* . 2013 . Photographie
- Wissam al-Jazairy . *A Girl from Raqqah* . 2014 . Peinture
- 14. Mouneer al-Shaarani . *Save Salamieh* . 2017 . Calligraphie
- 15. Omran Younis . *Qamishlo, Be Well* . 2015 . Dessin
- 16. Free Atelier of al-Qusayr . *A Cry of Freedom* . 2012 . Peinture murale
- 17. Rebels of the City of Talbiseh . *The Parliament* . 2012 . Caricature
- 18. Saud al-Abdullah . *Zamalka* . 2012 . Peinture

CHRONIQUES DE LA RÉVOLTE SYRIENNE

Du 5 mars au 6 avril
Arras . Théâtre

Entrée libre
du mardi au samedi, de 14:00 à 18:30
Visites guidées sur réservation

Vernissage
le mardi 5 mars à 19:00

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Rencontre
avec Sana Yazigi et l'équipe artistique de
Chroniques d'une ville qu'on croit connaître
de Wael Kadour et Mohamad Al Rashi,
à l'issue de la représentation
du spectacle le mercredi 6 mars

RENAULT 12

Par Mohamed El Khatib, metteur en scène et cinéaste

La fin d'un cycle marque toujours le début de l'incertitude.

La fin de ma mère a laissé place à la fragilité et la solitude, mais a aussi été l'acte de naissance d'une nouvelle vie artistique pour moi. La fin de sa vie a marqué la fin des transhumances entre deux continents. Migration subie d'abord, puis oiseau migrateur au gré des congés scolaires après. On n'a pas cessé toute notre vie de traverser le détroit de

Gibraltar, à la nage pour mon père, en bateau pour nous, puis dans un cercueil finalement pour ma mère. Aujourd'hui, c'est à la faveur d'un film intitulé *Renault 12* que je renoue avec le continent de mes parents.

De traversée en traversée, maintenant que je viens d'avoir un enfant, je me demande ce que je pourrai lui transmettre de ces vies à cheval entre une terre natale et une terre adoptive.

Le 20 février 2012 à 3:15 du matin, ma mère, Yamna El Khatib-Iouaj, s'est éteinte au CHU d'Orléans-la-Source. Ce jour-là j'étais absent. Je me suis alors engouffré dans les festivités funéraires, à Orléans d'abord, puis à Tanger la ville de l'enterrement. Quelques mois plus tard, mon oncle m'appelle depuis le Rif. Il me demande d'acheter une Renault 12 et de venir chercher la part d'héritage de ma mère, sans aucune autre indication. Je me suis exécuté sans savoir ce qui m'attendait à mon arrivée au Maroc. ▶

Que fait-on avec ce dont on hérite, le meilleur, comme le pire ?

C'EST LA VIE

Dans sa nouvelle création, Mohamed El Khatib réunit deux acteurs frappés par une même tragédie : la perte d'un enfant. De cette douleur à laquelle ils furent confrontés, le dramaturge français tire bien plus qu'un spectacle, un moment suspendu empreint d'une rare humanité.

Qu'il mette en scène 53 supporters du RC Lens (*Stadium*) ou dresse le portrait d'une femme de ménage (*Moi, Corinne Dadat*), Mohamed El Khatib puise dans le réel la matière première de ses pièces. Entre fiction documentaire ou dramaturgie du quotidien, ses créations touchent à l'essence même du théâtre : une expérience intime et esthétique.



© Joseph Banderet

RENAULT 12

26 mars . 28 mars . 19:00

Arras . Théâtre

Salle des concerts

Entrée libre sur réservation

C'EST LA VIE

Mars

Arras . Théâtre

Salle Reybaz

26 | Mardi
20:30

27 | Mercredi
19:30

28 | Jeudi
20:30



Navette au départ de Douai le 28 mars à 19:30

Renault 12

© Les Films d'ici

► Le message téléphonique en question (archive – traduit de l'arabe) :

« Allô, allô Mohamed, c'est Moustapha à l'appareil, ton oncle Moustapha, tu m'as pas oublié j'espère... Écoute, faut que tu viennes ici, faut que tu viennes à Bab Berred, c'est par rapport à ta mère. Enfin elle est plus là ta mère, mais ton grand-père il nous a laissé un héritage, et comme t'es le seul garçon de Yamna, faut que tu viennes chercher la part d'héritage de ta mère. Tu comprends ce que je dis? Bon et alors surtout, faut que tu viennes avec une Renault 12. Donc tu vois, tu achètes une Renault 12 et tu descends avec ici dans le Rif. Je t'expliquerai plus tard. Embrasse ton père et tes sœurs pour moi. Et aussi ne parle pas à trop de monde de tout ça. Si tu veux m'appeler, passe par l'épicerie de Antar, on a des problèmes d'électricité à la maison. »

Mes parents sont nés à Snada dans le Rif. Ils ont passé la frontière pour un ailleurs meilleur dans les années 70, afin d'arriver en France dans les Fonderies d'Orléans. Je suis né et j'ai toujours vécu en France. À la mort de ma mère, il a fallu rapatrier son corps au Maroc, selon ses vœux. Commence un imbroglio administratif quasi cocasse : une faute d'orthographe dans l'acte de décès qui bloque les procédures... les autorités ne facilitant en rien les transits funèbres, je fais le constat qu'il est plus compliqué de traverser une frontière morte que vivante.

Suite à son décès, j'hérite, quelques mois plus tard, d'un terrain appartenant à mon grand-père maternel. Cinq hectares situés dans le village de Snada au cœur du Rif. Je pensais ce terrain en friche et lorsque je m'y rends à l'été 2013, je découvre que mes oncles ont pris soin d'entretenir cet héritage avec passion : quatre hectares de chanvre, de pavot et autres cultures pakistanaises dont je deviens l'heureux bénéficiaire. L'une des conséquences directes de la mort de ma mère sera ainsi cet héritage relativement embarrassant d'une « production » qui ne demande qu'à passer la frontière...



À partir de la mort de ma mère, a débuté pour moi un travail de mémoire qui s'est attaché à revisiter les lieux et le paysage après la bataille. Un travail en forme d'introspection mais surtout d'observation et de captation du réel, qui a fait resurgir des détails, des impressions et des souvenirs. J'ai ainsi reconstruit une sorte de journal écrit, en partie sur des carnets. (...)

Le film *Renault 12* me met littéralement aux prises avec mes racines. Quel est le sens pour moi de cet héritage ? Que fait-on avec ce dont on hérite, le meilleur, comme le pire ?

Habitant à Orléans, je n'avais jamais imaginé un retour à la « terre-mère » aussi pittoresque.

Tout d'abord je me retrouve propriétaire d'un terrain qui n'existe pas (légalement). Il ne figure pas sur le cadastre local — comme d'ailleurs toutes les surfaces agricoles hallucinogènes. Je dois donc me débarrasser d'un terrain « fictif ». Néanmoins cette fiction participe de l'économie parallèle locale et fait vivre tout le village dont est originaire ma mère.

Ces cultures illégales sont ainsi plus ou moins tolérées par le gouvernement car elles demeurent l'une des très rares ressources économiques dans ces campagnes hostiles.

Elles constituent par ailleurs un tabou dans la sphère intime. Si jusqu'à maintenant j'en ignorais l'existence, c'est qu'elles ne sont notamment pas compatibles avec les principes religieux portés par ma famille dans son ensemble.

Ainsi ma mère est partie pour Orléans laissant cette parcelle à ses frères, et aujourd'hui, c'est le mouvement du film qui m'a aidé à décider quoi en faire.

Devais-je me conformer à cet héritage et perpétuer la tradition agricole et commerciale ou bien, comme le disait Jean Vilar, le meilleur des héritiers n'est-il pas le fils rebelle ? Mais ma mère n'avait que faire de Vilar et en touchant à ce champ, je prends le risque de transformer tout un écosystème millénaire et néanmoins fragile... Quelle est ma légitimité (autre que filiale), moi qui suis confortablement installé en France, pour dérégler l'ordre naturel/culturel des choses ?

Le film *Renault 12* est une quête vers mes origines. Comme beaucoup d'enfants d'immigrés, j'ai passé les étés de mon enfance et de mon adolescence au pays de mes parents : le Maroc. Jeune homme, je me suis peu à peu coupé de ces racines familiales. Comme si mon émancipation devait passer par la rupture. Je me retrouvais dès lors partagé entre deux mondes. Si aujourd'hui je considère que la double culture, la double nationalité et une double langue sont une richesse, ces particularités ont longtemps entravé mon identité, — moi qui tâchais de m'intégrer dans une société parfois méfiante à mon égard en qualité de « Mohamed », mais je me suis toujours appliqué à désamorcer les situations hostiles par le truchement de l'humour.

Le film *Renault 12* porte en lui cette interrogation autour de la double identité. Elle ressurgit brutalement lorsque l'un de vos proches décède et qu'il vous faut retourner à la terre mère de vos parents, celle-là même que vous aviez peu à peu occultée de votre paysage mental.

Renault 12, à travers la gestion d'un héritage cocasse, aborde la notion de l'héritage au sens large, celui d'une langue, d'une famille, d'un territoire. Ce périple m'a permis de redécouvrir une partie de mes oncles et tantes qui entretiennent un rapport très particulier avec celles et ceux parmi leurs proches qui ont fait le choix de l'immigration.

Enfin, à la faveur d'une confrontation avec un cousin acteur vivant au Maroc, le film décrit deux mondes qui se jaugent avec humour, deux modes de cinéma qui se cherchent, deux modes de vie qui s'appréhendent... Ce personnage, qui tente coûte que coûte d'obtenir un rôle dans le film, et espère ainsi pouvoir embrasser une carrière d'acteur en Europe, nous rappelle qu'elle est un eldorado toujours vivace dans l'esprit de la jeunesse marocaine.

Et que je suis toujours tiraillé entre deux eaux... de part et d'autre de la Méditerranée. ■

DIDIER ERIBON, LE TRANSFUGE SOCIAL

Propos du sociologue et philosophe Didier Eribon



© Mathilda Ormi

Retour à Reims est un « *essai autobiographique* » paru en 2009 chez Fayard et traduit dans de nombreux pays. À sa parution, la démarche singulière a frappé beaucoup de lecteurs. Le philosophe et sociologue Didier Eribon y raconte comment il retourne à Reims sa ville natale, retrouve sa mère et son milieu d'origine avec lequel il a coupé les ponts pendant trente ans. Il y parle de sa vie dans sa famille ouvrière et s'interroge notamment sur le glissement d'un monde qu'il a connu communiste vers l'extrême droite. Le rejet de l'homosexualité dans sa famille lui avait servi de prétexte à cette séparation radicale. Il réalise alors que c'est plutôt la honte sociale qui aura déterminé cet éloignement.

Presque dix ans plus tard, Thomas Ostermeier souhaite adapter cet essai à la scène, il demande à Didier Eribon de retourner une nouvelle fois à Reims pour filmer une entrevue avec sa mère.

Didier Eribon commence par refuser, avant de céder devant le constat de sa propre faiblesse : comment lui qui a toujours lutté contre la reproduction des élites et la relégation des classes populaires, lui, l'intellectuel engagé et radical dont la réussite parisienne est patente, peut-il encore avoir si honte de ses origines prolétaires pour refuser de montrer des images de sa mère sur une scène de théâtre ?

Retour à Reims est une exploration des tensions qui marquent le parcours de ceux qui passent d'un monde à l'autre, cette situation de transfuge social. ►

SOURCES

Débat entre Thomas Ostermeier, Didier Eribon et Édouard Louis . 13 décembre 2018 . Théâtre de Vidy-Lausanne

Site personnel de Didier Eribon . didiereribon.blogspot.com

L'Heure bleue : *Didier Eribon, retour aux sources* . 8 octobre 2018 . France Inter

L'Invité des matins : *Didier Eribon, itinéraire d'un intellectuel engagé* . 8 février 2019 . France Culture

BIBLIOGRAPHIE NON EXHAUSTIVE

D'une Révolution conservatrice et de ses effets sur la gauche française . 2007 . Léo Scheer

Retour à Reims . 2009 . Fayard

Retours sur Retour à Reims . 2011 . Éditions Cartouche

La Société comme verdict : classes, identités, trajectoires . 2013 . Fayard

Principes d'une pensée critique . 2016 . Fayard

RETOUR À REIMS (EXTRAITS DU LIVRE)

« Dans les premiers temps de mon installation à Paris, quand je continuais de voir mes parents, qui habitaient toujours à Reims, dans la cité HLM où j'avais vécu toute mon adolescence (ils n'allaient la quitter pour s'installer à Muizon que bien des années après), ou quand je déjeunais avec eux le dimanche, chez ma grand-mère qui habitait Paris et à qui ils venaient rendre visite de temps à autre, une gêne difficile à cerner et à décrire s'emparait de moi devant des façons de parler et des manières d'être si différentes de celles des milieux dans lesquels j'évoluai désormais, devant des préoccupations si éloignées des miennes, devant des propos où un racisme primaire et obsessionnel se donnait libre cours dans chaque conversation. Cela s'apparentait pour moi à une corvée, de plus en plus pénible à mesure que je me changeais en quelqu'un d'autre. J'ai reconnu très précisément ce que j'ai vécu à ce moment-là en lisant les livres qu'Annie Ernaux a consacrés à ses parents et à la "distance de classe" qui les séparait d'eux. Elle y évoque à merveille ce malaise que l'on ressent lorsqu'on revient chez ses parents après avoir quitté non seulement le domicile familial, mais aussi la famille et le monde auxquels, malgré tout, on continue d'appartenir, et ce sentiment déroutant d'être à la fois chez soi et dans un univers étranger.

Deux parcours, donc. Imbriqués l'un dans l'autre. Deux trajectoires interdépendantes de réinvention de moi-même : l'une en regard de l'ordre sexuel, l'autre en regard de l'ordre social. Pourtant, quand il s'est agi d'écrire, c'est la première que je décidai d'analyser, celle qui a trait à l'oppression sexuelle, et non la seconde, celle qui a trait à la domination sociale, redoublant peut-être par l'écriture théorique ce qu'avait été la trahison existentielle.

Ce choix constitua non seulement une manière de me définir et de me subjectiver dans le temps présent, mais aussi un choix de mon passé, de l'enfant et de l'adolescent que j'avais été : un enfant gay, un adolescent gay, et non un fils d'ouvrier. Et pourtant ! »

► « La notion de retour est importante parce qu'elle permet d'analyser la différence entre le point de départ et le point d'arrivée. S'il y a retour, c'est qu'il y a eu départ. En l'occurrence il y a eu fuite : j'ai voulu fuir ma classe sociale d'origine pour m'inventer une autre vie que celle à laquelle mon origine sociale m'avait assignée ; ce qui a impliqué pour moi, rompre avec ma famille, la mettre à distance, quitter mon milieu d'origine ouvrier, un monde dans lequel on ne lisait pas de livres pour devenir quelqu'un de complètement différent, dans un monde qui légitime sa domination par la culture. Il est très difficile d'assumer une origine sociale "inculte" dans la bourgeoisie culturelle parisienne.

L'un des points de départ de mon analyse est la disparition de la classe ouvrière en tant que concept, non pas qu'il n'y a plus d'ouvrier mais ils ne se constituent plus comme une classe et quand le concept disparaît la réalité disparaît.

[...] Mes parents votaient communistes, leur perception du monde était marquée par la culture communiste. Le monde se partageait en deux : nous les ouvriers et eux ; ceux qui sont contre nous, les patrons, les exploités. [...] On a introduit dans tous les discours, y compris de gauche, la notion de responsabilité individuelle, cette individualisation a défait le groupe : nous ouvriers, face à eux — patrons exploités, devient nous les français, contre eux — les étrangers ; ça n'a pas les mêmes effets politiques. L'effacement des frontières droite-gauche a construit des monstres. La gauche a renoncé à porter les revendications des classes populaires pour se penser comme une gauche "moderne", c'est-à-dire "réconciliée avec les entreprises" jusqu'à disqualifier les lectures conflictuelles du monde social, en termes de classes, afin d'y substituer des visions plus dépolitisantes. »

« Ce qu'ils ont voulu produire, c'est ce que Sartre appelait la "sériabilité" : les individus les uns à côté des autres mais chacun séparé de tous les autres, et subissant en silence toutes les formes d'oppression.

Comment réfléchir à une politique effective de démocratisation du système scolaire, si l'on pense que cela ne relève que des responsabilités individuelles et non pas, précisément, d'une reproduction dans et par le système scolaire des inégalités sociales ? Comment comprendre la relégation et l'exclusion par le système scolaire des enfants des classes populaires, si l'on imagine qu'il s'agit là simplement d'une conséquence de leur mauvaise volonté ou de leur absence de efforts, ou d'une démission des parents et des enseignants ? »

« Dans mon travail, la question de l'intime a toujours été liée à la question théorique. La théorie nous fait voir des choses : je vois le corps de ma mère et je peux comprendre le corps de ma mère, je sais qu'elle a voté pour le Front National et je peux comprendre pourquoi, mes frères n'ont pas fait d'études je peux analyser pourquoi. Même les difficultés de mes relations avec mon père par exemple, je les comprends parce que mes parents sont sortis du système scolaire à 13 ou 14 ans, mon père pour aller travailler à l'usine, ma mère pour devenir femme de ménage, "faire la bonniche" comme elle-même disait. Il est important de construire des théories qui nous permettent de re-saisir le plus intime de la vie quotidienne et en même temps c'est parce qu'on a vécu ces moments intimes qu'on peut bâtir la théorisation. C'est une sorte de va et vient entre la réalité et la construction théorique, littéraire ou artistique. » ■

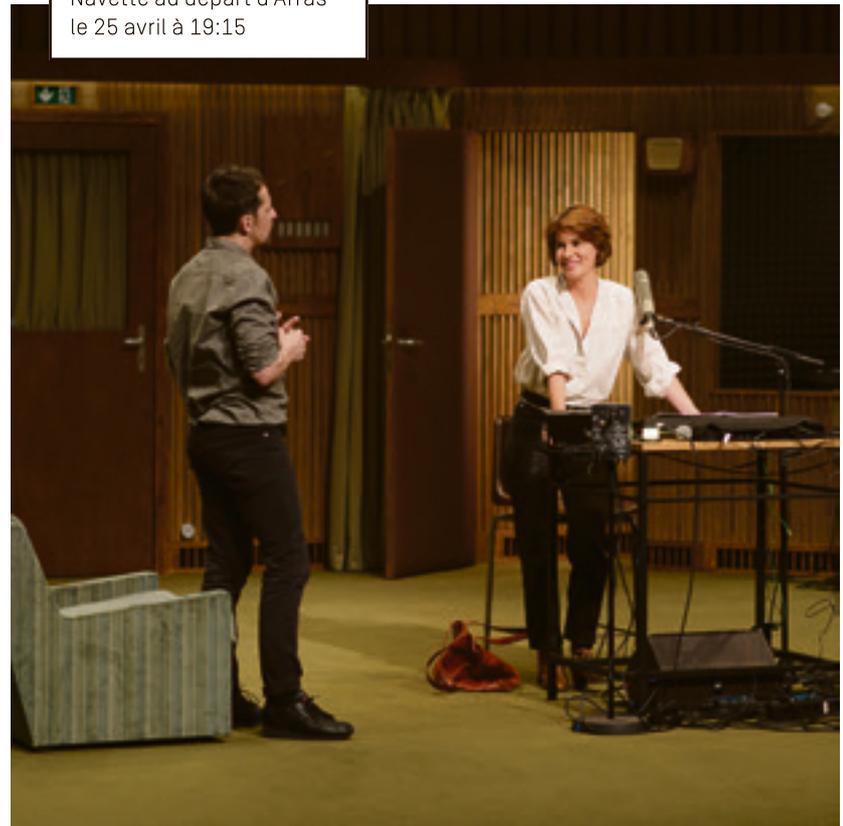
Avril

Douai . Hippodrome
Salle Malraux

24 | Mercredi
20:00

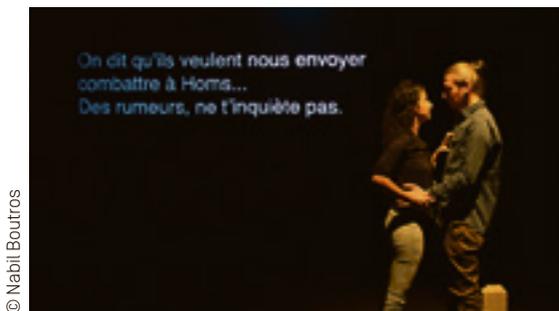
25 | Jeudi 
20:00

Navette au départ d'Arras
le 25 avril à 19:15



© Mathilda Olmi

LA PRESSE EN PARLE



© Nabil Boutros

WAEK KADOUR : NOTRE VILLE QUE NOUS SAVONS PERDUE

Par Frédérique Meichler . *L'Alsace*

À la Filature de Mulhouse, Mohamad Al Rashi et Wael Kadour assistent à la répétition de l'avant-dernière scène de *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître*. La musique de la langue arabe résonne, deux femmes assises sur des parpaings semblent se faire des confidences... Hanane El Dirani, comédienne libanaise, joue le rôle de Roula, personnage central de la pièce. Elle est ici avec Amal Omran, artiste syrienne incarnant Khoulood, la mère de « l'absente ». L'absente, c'est Nour, cette jeune fille qui s'est suicidée au tout début du Printemps Arabe en Syrie, en 2011. Comment peut-on souhaiter mourir à l'aube d'une ère de liberté qu'on a tant espérée ? Bien avant que les espoirs suscités ne s'effondrent. Wael Kadour a pris ce suicide comme point de départ de son écriture, et explique ainsi son processus d'écriture : « *Comment décrire la réalité sans être redevable de la vérité ? Comment perdre notre vérité dans notre propre ville ? L'art nous permet de déconstruire et reformuler une vérité dans le but de produire une signification nouvelle, qui nous aide à aller de l'avant. Dans ce spectacle, nous convoquons notre mémoire passée et douloureuse d'une ville, notre ville, que nous savons perdue pour toujours.* » Ces *Chroniques* rassemblent sur scène six personnages, des acteurs syriens et libanais. Les premiers vivent tous en exil.

WAEK KADOUR . MOHAMAD AL RASHI
Chroniques d'une ville qu'on croit connaître
Mardi 5 mars . 20:30
Mercredi 6 mars . 20:30
Arras . Théâtre



© Philippe Chancel

LA DAME AUX CAMÉLIAS, DRAME EN PANORAMA

Par Anne Diatkine . *Télérama*

C'est fait. On ne verra plus jamais *La Dame aux camélias*, avec ses froufrous et mouchoirs, comme l'histoire d'une belle vénale punie par la maladie, ni Armand Duval comme un benêt pris dans les filets d'une passion à la réciprocité équivoque. Rouge et blanc sont les teintes du spectacle d'Arthur Nauzyciel qui procède à cette révolution, rapproche Marguerite Gautier d'un héros de Jean Genet, rend au texte d'Alexandre Dumas fils son âpreté sans qu'elle n'ait rien d'indue. Pour cette adaptation, puisée à la fois dans le roman publié en 1848 et dans la pièce jouée pour la première fois en 1852, Arthur Nauzyciel et Valérie Mréjen n'ont rien réécrit, n'ont pas cherché à rendre moderne ou actuel Alexandre Dumas fils. Ils ont simplement sculpté dans le corps du texte, élagué ses fioritures et son pathétique victimaire, mis à vif la mythologie qui colle à la peau de la demie-mondaine, cette femme entretenue par le pouvoir et des hommes richissimes, parce qu'elle le voudrait bien, en échange de faveurs, notamment sexuelles. Rien n'est obscène alors que tout pourrait l'être. Rien n'est gelé alors que la méticulosité des réglages ne laisse aucune place aux écarts. Intemporelle et mordante, la mise en scène d'Arthur Nauzyciel brille par sa finesse d'analyse et l'intensité de ses acteurs.

ARTHUR NAUZYCIEL . ALEXANDRE DUMAS FILS
La Dame aux camélias
Vendredi 10 mai . 19:30
Samedi 11 mai . 19:00
Douai . Hippodrome

HORS LES MURS

Avec *Les Rendez-vous chez vous*, le TANDEM organise chaque saison des représentations sur l'ensemble du territoire de l'Artois et du Douaisis. Plusieurs spectacles sont proposés dans les salles des fêtes, centres sociaux et établissements scolaires des communes partenaires, et contribuent à la circulation des œuvres en allant à la rencontre de nouveaux publics.

LUCIEN FRADIN EPERLECQUES

Avec *Eperlecques*, Lucien Fradin nous conte l'adolescence. La sienne. La nôtre finalement, touchant à l'intime pour mieux atteindre l'universel. Et c'est bouleversant...

11 mars . Arras | 12 mars . Bapaume | 13 mars . Douai
14 mars . Lallaing | 15 mars . Bertincourt
09 71 00 5678 . www.tandem-arrasdouai.eu

VOS RENDEZ-VOUS

THÉÂTRE . DÈS 10 ANS

SÉBASTIEN BARRIER

Gus

Mardi 19 mars . 19:00

Arras . Théâtre

Qui est donc ce Gus ? Un chat. Un minet trouvé près d'une gouttière et mal dans sa fourrure car angoissé, méfiant... Sébastien Barrier s'est pris d'affection pour ce drôle de matou : il nous explique pourquoi dans un spectacle au poil.

MUSIQUE

RUFUS WAINWRIGHT

All These Poses

Mardi 2 avril . 20:30

Arras . Théâtre

Mérodite baroque et parolier hors pair, voix d'ange assurément bouleversante, Rufus Wainwright s'impose depuis les années 90 comme le chaînon manquant entre Jeff Buckley et Fiona Apple : un génie de la pop. Très rare sur les scènes françaises, le Canadien nous invite à célébrer ses vingt ans de carrière et les dix ans de son chef-d'œuvre, l'album *Poses*.

THÉÂTRE

ADRIEN BÉAL

Perdu connaissance

Mercredi 3 avril . 20:00

Jeudi 4 avril . 20:00

Douai . Hippodrome

Six personnages se croisent dans la loge d'une gardienne d'école tombée dans le coma. Autour de cette absente, amis, collègues et famille nous entraînent dans le récit de situations à la fois connues et porteuses d'inconnu. Les questions posées deviennent alors étrangement les nôtres...

MUSIQUE

VÉRONIQUE GENS

ORCHESTRE DE PICARDIE

Berlioz et l'héritage des Lumières

Samedi 27 avril . 20:30

Douai . Hippodrome

Le TANDEM accueille pour la première fois l'Orchestre de Picardie et la grande soprano Véronique Gens, dans un programme autour de merveilleuses mélodies peu connues de Berlioz : incontournable.

MUSIQUE

FATOUMATA DIAWARA

Jeudi 2 mai . 20:30

Attention, changement de salle . Douai . Hippodrome

Révélee au grand public par Matthieu Chédid avec *Lamomali* (*Meilleur album de musiques du monde* aux Victoires de la musique 2018), artiste globetrotteuse et tout-terrain, musicienne, chanteuse et comédienne, Fatoumata Diawara est l'une des grandes voix de l'Afrique d'aujourd'hui.

CES ARTISTES QUI MONTENT, QUI MONTENT...



© Jihyè Jung

EMMANUEL EGGERMONT

Formé à la danse au Centre National de Danse Contemporaine d'Angers, et après trois ans aux côtés de Carmen Werner à Madrid, Emmanuel Eggermont est invité à Séoul pour intervenir au sein d'un projet mêlant pédagogie et chorégraphie. De ces deux années passées en Corée du Sud et de sa collaboration de plus de dix ans avec le danseur et chorégraphe allemand Raimund Hoghe (*Boléro Variations*, *Si je meurs laissez le balcon ouvert* et *L'Après-midi...*), il tire une attention pour l'essence, pour l'essentiel. Sans nier une recherche sur la force possible de la scène, il développe une écriture singulière échappant à la profusion du «spectaculaire». Avec un goût évident pour l'art plastique et l'architecture, des images aux résonances expressionnistes y côtoient une danse abstraite et des tonalités plus performatives. «*Pour parler de ma danse, je parle de matières et de textures, plutôt que de phrases et de mouvements. La matière dansée se développe dans le même temps que les objets apparaissent dans la scénographie.*» Depuis 2007, il développe ses projets chorégraphiques à Lille au sein de la compagnie L'Anthracite. Minimaliste, la danse d'Emmanuel Eggermont nous guide vers une expérience du sensible, une poésie propre à faire surgir de nombreuses images, sans jamais se figer dans une seule. Au sein du programme *Twice*, qu'il partage avec la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin (accueillie au TANDEM la saison passée avec le sublime *And So You See...*), il sondera ainsi notre regard à travers le phénomène de la persistance rétinienne...

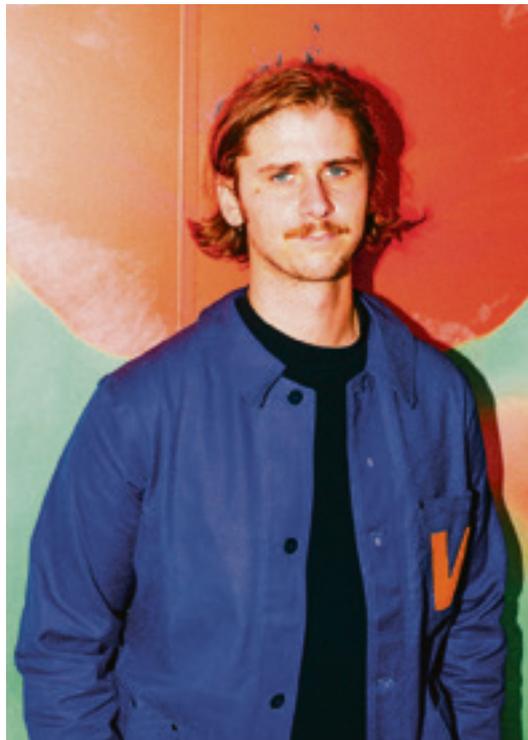
EMMANUEL EGGERMONT . ROBYN ORLIN

Twice

Dès 6 ans . Coproduction

Vendredi 15 mars . 19:00

Arras . Théâtre



© Pierre-Emmanuel Testard

VOYOU

Vous l'avez découvert en avant-première lors d'un concert mémorable au Théâtre d'Arras en octobre dernier : Voyou (le lillois Thibaud Vanhooland) sort enfin son premier album, *Les Bruits de la ville*. Et accède, par la même occasion, au panthéon des artistes majeurs de la scène française. Orfèvre des mots, le jeune chanteur les assemble avec une dextérité fine, créant des images fortes, et des lignes qui n'ont d'égal que ses vidéoclips aussi fantasques que savamment étudiés. Pince-sans-rire dans ses interprétations, mais d'une honnêteté désarmante en ses qualités d'auteur, il se fait le porte-voix d'un message exempt d'ironie et de cynisme. Une bienveillance jamais mièvre qui réchauffe nos tympans tandis que l'hiver se prolonge... Ses textes mélancoliques sont soutenus par une électro sautillante et mélodique, sur laquelle il retrouve parfois la trompette, premier instrument dont il a fait l'apprentissage, enfant. Ce grand garçon tendre et un peu gauche rappelle parfois les débuts d'Alain Souchon, pour cette fausse naïveté empreinte de gravité. À rebours du pessimisme ambiant, Voyou injecte fraîcheur et bonne humeur tout au long des *Bruits de la ville*, épaulé par le producteur français Antoine Gaillet (collaborateur, entre autres, de Julien Doré, M83 ou encore Alex Beaupain) et le brésilien Diogo Strausz. Parsemée de mélodies et rythmiques tropicales futuristes, l'œuvre impressionne par sa liberté et sa richesse, résonnant comme une formidable promesse pop... Nul doute que Voyou saura la tenir.

VOYOU

Les Bruits de la ville

Nouvel album disponible

COUP DE PROJECTEUR

VOS RENDEZ-VOUS CINÉMA DU TANDEM
SALLE PAUL DESMARETS . DOUAI

CINÉ-DROIT

KOYAANISQATSI

Godfrey Reggio

Mercredi 13 mars . 20:00

La projection du film de Godfrey Reggio sera suivie d'une rencontre avec Hugues Helio, maître de conférence en Droit Public à l'Université d'Artois.

CINÉ-GOÛTER . DÈS 4 ANS

LES RITOURNELLES DE LA CHOUETTE

Œuvre collective

Mercredi 13 mars . 14:30

La projection de ce programme de courts métrages sera suivie d'une rencontre et d'un goûter.

CINÉ-DIMANCHE

LA VENGEANCE ET LE TEMPS

Dimanche 31 mars . 20:00

Au programme de ce Ciné-dimanche, *Ma vie avec John F. Donovan* de Xavier Dolan, *Vengeance* de Johnnie To et *Impitoyable* de Clint Eastwood.

Possibilité d'assister à une ou deux séances au tarif habituel, ou de bénéficier du tarif préférentiel de 9 € pour les trois séances.

Pour ne manquer aucun événement du cinéma :

www.tandem-arrasdouai.eu/fr/cinema

INFOS PRATIQUES

Arras . Théâtre

7 place du Théâtre . 62000 Arras

Douai . Hippodrome

Place du Barlet . BP 10079 . 59502 Douai Cedex

Abonnement à partir de 5 spectacles

Abo jeune - 26 ans à partir de 3 spectacles

Jusqu'à 40% de réduction sur vos spectacles

La carte d'adhésion (7€) nominative est valable pour une saison.

Elle donne droit au tarif adhérent pour l'ensemble des spectacles et des stages proposés par le TANDEM, mais aussi au tarif réduit cinéma de la salle Paul Desmarests.

Tarifs cinéma

Plein tarif . 6.50 € | Tarif adhérent . 4.50 €

Pass cinéma (10 places) . 41 €

Minimas sociaux . 1.50 €

Accueil . Billetterie

Du mardi au samedi, de 14:00 à 18:45

09 71 00 5678 . www.tandem-arrasdouai.eu

Inscrivez-vous à notre newsletter et retrouvez notre actualité sur les réseaux sociaux!



TANDEM

LE JOURNAL DU
TANDEM
Scène nationale

Directeur de la publication
Gilbert Langlois

Comité de rédaction
**Vincent Jean, Gilbert Langlois, Anne Pichard,
Romain Rousseau et Christine Tourneuillert**

Rédaction
**Pauline Bayle, Mohamed El Khatib, Didier Erison,
Gilbert Langlois, Amélie Levêque, Raphaël Mesa,
Anne Pichard, Christine Tourneuillert et Sana Yazigi**

Design graphique
Romain Rousseau

Photographies de 1^{er} et de 4^e de couverture :
Carnet d'un premier voyage
Dispositif Arts, Cultures et Prévention [voir page 5]
Fondation Culture & Diversité
© Raphaël Mesa

Impression
La Voix du Nord
Tirage 23000 exemplaires

Tous droits de reproduction réservés
© TANDEM Scène nationale - novembre 2018

Le TANDEM Scène nationale est subventionné par la Ville d'Arras, la Ville de Douai, le Ministère de la Culture et de la Communication, le Conseil régional des Hauts-de-France / Nord - Pas-de-Calais - Picardie, le Conseil départemental du Nord et le Conseil départemental du Pas-de-Calais